

Voulons-nous des enfants barbares ? Prévenir et traiter la violence extrême, de Maurice Berger

Maurice Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ? Prévenir et traiter la violence extrême*, Paris, Dunod, 2008, 243 p.

Sophie Gilbert

Volume 18, numéro 1, printemps 2009

Le corps. Sur le divan. Dans le fauteuil I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037725ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037725ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gilbert, S. (2009). Compte rendu de [*Voulons-nous des enfants barbares ? Prévenir et traiter la violence extrême*, de Maurice Berger / Maurice Berger, *Voulons-nous des enfants barbares ? Prévenir et traiter la violence extrême*, Paris, Dunod, 2008, 243 p.] *Filigrane*, 18(1), 99–104.
<https://doi.org/10.7202/037725ar>

Voulons-nous des enfants barbares ? Prévenir et traiter la violence extrême, de Maurice Berger¹

sophie gilbert

C'est une réflexion critique sur la réponse sociétale à la violence familiale que nous convie l'auteur, pédopsychiatre et psychanalyste prolifique, Maurice Berger. En continuité avec ses écrits récents² sur la protection de l'enfance, le lecteur est, dès les premières pages, bousculé par cette remise en question de la législation française et des services d'aide aux enfants en difficulté.

La thèse de l'auteur est que la violence familiale et ses impacts psychiques et cérébraux sur le développement infantile sont minimisés. L'aide servirait davantage à contenir chez les jeunes jusqu'à la majorité, une « violence pathologique extrême », réactionnelle à leur vécu infantile de maltraitance, violence qui deviendrait explosive à l'âge adulte, si ce n'est avant. Ce phénomène est largement méconnu. Au niveau individuel, tout un chacun pourra se reconnaître, par exemple, dans la difficulté à s'identifier aux victimes ou dans le voilement défensif de cette violence héritée de la prime enfance par une supposée « crise » d'adolescence. Devant la réticence occidentale actuelle aux approches thérapeutiques du sens et de la complexité des problématiques psychosociales, associée à la perspective réductrice d'une approche purement symptomatologique, on ne s'étonnera pas de la difficulté à entériner la conception d'une atteinte infantile précoce du fonctionnement psychique, non remédiable par un simple retrait de l'environnement délétère et par la médication. Intéressante et également à contre-courant des valeurs sociétales actuelles, est la référence de l'auteur aux interdits et à la créativité afin de contrer, d'encadrer, et de détourner la violence infantile. En outre, l'ensemble des propos est illustré par des exemples cliniques fort éclairants à la fois sur la problématique et sur l'intervention clinique.

La première partie du livre, centrale dans cet essai, est consacrée à la description de la violence pathologique extrême et de l'approche clinique de cette problématique. Le premier chapitre expose les atteintes psychiques conséquentes aux traumatismes relationnels précoces. L'auteur n'exclut aucune dimension : la psychisme est considéré en relation avec le social, mais aussi avec le fonctionnement cérébral. Dans le chapitre suivant, Maurice Berger aborde ce que dévoile l'approche clinique de la violence pathologique extrême : l'indifférenciation,

l'incapacité de jouer, la perturbation du schéma corporel, le retard du développement intellectuel et la signification de la fugue. Ces problématiques sont explicitées dans une perspective imagée ; la théorie sera déployée à partir de l'observation clinique. Cette façon de tendre vers un regard neuf, quoique l'on devine les assises théoriques qui la fondent, constitue d'ailleurs la richesse de cet ouvrage, et sans doute aussi de l'approche proposée par l'auteur. L'évitement du jargon psychanalytique en est une conséquence heureuse, compte tenu du (large) public apparemment ciblé par l'auteur. La nuance du propos évite un modèle diagnostique fondé sur l'énumération des symptômes, tout en reflétant la difficulté de poser un diagnostic compte tenu du fonctionnement non homogène des enfants.

Les processus psychiques à l'origine de la violence infantile sont rapidement développés au chapitre trois : l'exposition à la violence, l'échec de la séduction primaire, la désignification des signaux corporels, le transgénérationnel. Différentes figurations de la faille dans la relation primaire parent-enfant sont évoquées, de même que ce que l'enfant y vit, y voit, y ressent, et en hérite. Malgré la prégnance ici relevée, des processus de transmission, les obstacles à un retour sur l'histoire parentale par le biais d'un travail thérapeutique familial sont nombreux.

Un autre obstacle majeur à l'intervention auprès des enfants violents (et violentés) apparaît au chapitre quatre, dans les préalables à la prise en charge de la violence pathologique extrême. De fait, la parole et même la pensée comme médias thérapeutiques sont mises à mal dans la dynamique de violence, puisque souvent remplacées par l'acte, incluant l'acte violent. Abaisser les défenses pour ensuite accéder à la pensée est souffrant, pour ces enfants, ce qui induit dans les groupes de soignants différents sentiments (peur de soi et de l'enfant, sentiments violents et dépressifs) et obstacles. Une contention physique minimale peut être nécessaire pour protéger les soignants et dénouer ce contre-transfert en miroir qui nuit à leur propre capacité de penser.

Au chapitre cinq, la prise en charge comme telle est développée, en continuité avec les préalables précédents, d'où les deux fondements proposés : contenir l'accès de violence, et faire émerger chez les enfants une pensée différenciée. L'approche prônée est exigeante, de par la fréquence quotidienne des rencontres aidant-enfant, l'investissement significatif du lien thérapeutique et l'acceptation d'un transfert forcément difficile à porter. Il s'agit d'amener l'enfant à explorer les zones angoissantes et à expérimenter une relation d'objet (incluant la perte possible de l'autre). La singularité de l'enfant, de la relation thérapeutique et du cadre de l'intervention proposée est mise de l'avant. Chaque enfant est à apprivoiser afin d'éviter la répétition des expériences négatives des premières relations d'objet (par exemple, l'intrusion), et différentes modalités de l'intervention sont proposées telles le jeu ou le dessin. Dans une perspective psychanalytique, l'on reconnaît que le rôle de l'aidant s'apparente à celui de la figure maternelle dans la relation primaire mère-enfant — là où se situerait une faille importante dans le développement psychique de ces enfants. L'aidant sera témoin, chargé d'entendre, de reconnaître et de nommer la souffrance de l'enfant, par le biais de la fonction

contenante, de façon à ce que l'enfant puisse s'approprier les versants douloureux de son histoire.

Dans le chapitre six, consacré aux dispositifs institutionnels, le lecteur entrevoit comment cette appropriation typiquement psychanalytique se double ici d'une démarche plus directive afin de créer, puis protéger, un espace de pensée et de parole ; on y expose les variations du cadre (fréquence, choix de l'aidant, etc.) des visites parentales supervisées et les différentes modalités de la contention (de la contention par la parole à l'isolation). Plus technique, le chapitre suivant reprend en détails la stratégie de la contention physique. Jumelée à la présence et l'écoute des soignants, la contention décrite ici est clairement une modalité d'intervention ; la connotation punitive réactionnelle est exclue. La décision d'y recourir est fonction des besoins de l'enfant, et de l'objectif d'accéder à la contenance psychique au moment de (re)construire la capacité de pensée chez l'enfant. L'emphase sur les besoins de l'enfant ressort de cette première partie, permettant au lecteur d'accepter la nécessité, dans certains cas, de stratégies d'intervention controversées tels le recours à la contention physique, ou même la restriction des visites parentales.

La deuxième partie du livre, optionnelle selon l'auteur, est consacrée à la violence sexuelle. Bien que plus spécialisé, le chapitre huit reprend des éléments traités précédemment, telles les manifestations de cette violence que l'on peut observer dès l'âge de cinq ou six ans, la connotation traumatique dévoilée dans la répétition quasi hallucinatoire du vécu infantile (l'une des modalités de l'indifférenciation entre l'enfant et le parent violent), et les entraves à l'accès à la vie psychique de l'enfant. En lien avec la pulsionnalité de l'aidant, la difficulté à s'identifier à la violence infantile est accrue de par la composante sexuelle de celle-ci. Le généreux exemple de prise en charge thérapeutique, au chapitre neuf, laisse entrevoir la singularité de l'approche de l'auteur, adaptée à l'enfant. En particulier, entre jeu et réalité, l'utilisation du récit à deux afin d'exploiter un transfert en miroir est remarquable.

Dans la troisième et dernière partie, d'autres formes de violence sont abordées. Le chapitre dix aborde la problématique de la séduction dans la relation précoce mère-enfant. L'auteur postule chez les jeunes maghrébins, une violence de l'ordre de l'emprise qui se constitue sur une faille narcissique issue de la dyade primaire, avec redoublement ultérieur de ces enjeux narcissiques face aux réactions racistes de l'environnement social. Cette façon de cibler la teinte culturelle singulière des relations primaires mère-enfant et de l'accession (précoce) à la parentalité pour expliquer la violence infantile, plutôt que de considérer d'abord le remaniement et la perte d'assises culturelles engendrés par l'immigration, nous semble discutable. Sans minimiser le travail de conceptualisation de l'auteur, sa réflexion clinique apparaît ici insuffisamment déployée et le danger que de tels propos soient utilisés contre les immigrants (que vraisemblablement l'auteur souhaite aider) nous semble bien réel.

Notre malaise se poursuit au chapitre onze, par la juxtaposition du titre « inégalités et émeutes » (en références aux événements violents de 2005 dans les

banlieues françaises) et l'affirmation de différences familiales au plan des aptitudes éducatives et affectives des parents, ce qui amène le lecteur à cibler de nouveau certains groupes culturels. Le danger (ce pourquoi sans doute l'auteur anticipe, dans ces deux chapitres, les réactions des lecteurs) est selon nous celui d'une vision partielle — et potentiellement partiale — des problématiques familiales en stigmatisant certains parents immigrants, sans tenir compte du contexte socio-culturel qui influe sur leurs difficultés. Il aurait été suffisant, selon nous, de présenter la réalité déjà choquante de l'impossibilité pour certains parents d'acquérir suffisamment de compétences pour assumer la garde de leur enfant. Dans une perspective de prévention des séquelles infantiles de la violence familiale (pensée, schéma corporel, estime de soi et violence), l'auteur soutient la pertinence de l'intervention précoce, avant que les problèmes infantiles se manifestent socialement. L'introduction du jeu chez l'enfant avant deux ans, associée à l'implication parentale, est ciblée au premier plan. Chez les enfants d'âge scolaire, des méthodes spécifiques d'apprentissage, de même que la remise en question du cadre de l'éducation (classes restreintes, internats) afin de contrer les lacunes de la pensée, les agirs violents ou l'abandon scolaire, sont proposées.

Le dernier chapitre se veut plus éducatif, en référence à la fonction structurante de l'interdit bien connue en psychanalyse ; une conception qui gagne à être ici explicitée dans sa complexité, considérant, de nouveau, le lectorat interpellé par cet essai. En particulier, la notion d'une possible bascule de la répression dans un interdit de penser apparaît fertile dans l'abord de la question de la violence familiale. L'affaiblissement des interdits, la montée de l'individualisme, de même que la soumission au principe de plaisir, exposés dans un continuum entre réalité familiale et sociétale, sont ici habilement réitérés. L'auteur en appelle à une réinstauration de la morale à l'échelle sociale. Ses propos obligent le lecteur à outrepasser une conception simpliste de l'acte punitif, pour considérer l'intention et le désir souvent inconscient qui le motive ; là où justement l'acte peut devenir un agir (ou *acting out*).

En conclusion, Maurice Berger reprend sa conception de la méconnaissance sociétale de la genèse de la violence pathologique extrême et l'importance de la protection de l'enfance parfois au détriment du lien familial, relativement à la formulation singulière de la législation française. Il en déduit la nécessité de questionner les échecs actuels des dispositifs d'aide ; le présent ouvrage y trouve sa légitimité. Mentionnons rapidement que la majorité du contenu des annexes aurait pu être intégrée au corps du texte, y apportant précision et illustration : il serait dommage que certains lecteurs s'en privent en y voyant un contenu optionnel.

En terminant, quelques apports majeurs de cet essai (presque un plaidoyer) méritent d'être mentionnés. D'abord, ce qui est généralement évoqué en tant que caractéristiques immuables de l'enfant (QI, atteintes neurologiques) constituent ici autant d'indicateurs des dommages encourus, dans une vision psychodynamique de l'adaptation psychique qui sous-tend la modification possible de ces données

objectives. L'auteur réconcilie ainsi d'une part, le point de vue psychanalytique de l'intersubjectivité au fondement d'un travail thérapeutique qui permet la reprise du développement psychique parfois lourdement hypothéqué chez les enfants violentés, et d'autre part, la référence bio-physique qui fonde le recours à la contenance par la médication ou la contention, en tant que stratégies parfois incontournables afin qu'un véritable travail psychique puisse être entrepris. Revenir à la « psychiatrie psychanalytique » ? Pourquoi pas. En ce sens, le lecteur reconnaîtra aisément l'influence de la psychanalyse dans les différentes composantes du cadre de l'intervention proposée. En revanche, une telle conception psychanalytique de la réalité psychique, tenant compte de la réalité sociale et biologique du sujet nous semble favorable, non seulement à l'acceptation institutionnelle de la psychanalyse, mais également à l'ouverture des milieux psychanalytiques à certaines altérations bénéfiques du cadre traditionnel. De fait, ébranlé par la parole particulièrement mise à mal chez les enfants victimes de maltraitance, tout intervenant devra mettre de côté certaines préconceptions théoriques et cliniques afin d'accepter la confrontation à l'inconnu. L'auteur en fait la brillante démonstration en adoptant une terminologie volontairement non psychanalytique, afin de refléter son identification à l'expérience des enfants qu'il a longuement côtoyés.

Nous soulignons l'audace de Maurice Berger qui n'hésite pas à proposer une approche sans en idéaliser les résultats, à l'heure des données probantes. Le plus souvent, « des zones de fragilité psychique persisteront en eux pendant toute leur existence », admet-il, mais la construction analytique servira à promouvoir leur potentiel intellectuel, relationnel, et de vie. N'est-ce pas ce que l'on souhaite dans une démarche thérapeutique, lorsque l'on sort de l'illusion contemporaine de la Guérison et du Bonheur ?

L'audace de l'auteur est également évidente dans sa critique de la réalité sociale française, en ce qui concerne la violence familiale. Toutefois, la comparaison avec les cousins québécois nous apparaît quelque peu idéalisée, dès lors que l'on ne saurait, selon nous, déduire de différences législatives une nécessaire divergence aux plans de la compréhension de la violence familiale et des approches adoptées. Si les lois sont différentes, si certains rouages de la prise en charge peuvent apparaître plus efficaces, il n'en reste pas moins que les services offerts par les Centres jeunesse québécois sont constamment questionnés ; c'est d'ailleurs pourquoi l'Institut Universitaire des Centres Jeunesse³ a été créé, il y a une quinzaine d'années. Peut-être est-ce dans cette ouverture à la recherche et aux nouveaux savoirs que se situe la véritable force du système québécois ?

Finalement, introduire l'importance des interdits et du jeu comme stratégies de prévention de la violence à l'échelle du pays paraît contradictoire, relativement à l'essence du propos qui dépeint l'ampleur de la violence extrême en tant que conséquence de relations d'objet précoces défailtantes. Comment de telles stratégies prônées à l'échelle sociétale peuvent-elles rejoindre les populations, décrites par l'auteur, fragilisées par la transmission générationnelles de la violence familiale ou même par la perte de repères culturels imposée par l'immigration ?

Spontanément, nous serions amenés à nuancer l'un des postulats de l'auteur, soit la nécessité d'une intervention qui vise d'abord les besoins de l'enfant, au risque de réduire, ou même abolir l'implication des parents biologiques. Y aurait-il place, dans notre système de protection de l'enfance, en parallèle avec l'intervention proposée ici, pour une intervention (auprès des parents) à visée préventive (pour les enfants) ciblant d'abord les parents ou futurs parents fragilisés au niveau psychosocial, reprenant avec ceux-ci certaines prémisses thérapeutiques de l'auteur? À commencer par un cadre qui leur permette de mettre à distance leurs propres figures parentales, et une intervention qui ciblerait non plus les parents menaçants — et comme tel, menacés de mesures légales — mais d'abord ceux chez qui l'aire réparatrice du jeu demeure à construire. Cela nous apparaît d'autant plus fondamental que ces parents, trop facilement considérés comme « barbares », ont régulièrement été des enfants victimes et que c'est de cette posture infantile qu'il ont entrepris d'investir le rôle de parent dans l'espoir, trop souvent illusoire, de se (re) construire par la nouvelle génération.

En terminant, ce dernier livre de Maurice Berger, comme les précédents, ne laissera sans doute pas indifférent le public ciblé, de la population en générale au personnel soignant. Bien que le lecteur québécois puisse se sentir moins interpellé, de par le regard porté par l'auteur sur nos lois et principes d'intervention, il reste à se demander à quel point la forme — essentiellement pamphlétaire — peut servir ou à l'inverse, desservir un propos qui nous apparaît néanmoins essentiel à aborder et à discuter, dans la société occidentale actuelle.

Notes

1. Maurice Berger, *Voulons-nous des enfants barbares? Prévenir et traiter la violence extrême*, Paris, Dunod, 2008, 243 p.
2. Maurice Berger, *Ces enfants qu'on sacrifie... au nom de la protection de l'enfance*, Paris, Dunod, 2005 ; *L'échec de la protection de l'enfance*, Paris, Dunod, 2003.
3. Soit un « centre de recherche, d'enseignement, de transfert de connaissances et de développement de pratiques de pointe », selon les termes officiels de la mission de cet institut (<http://www.centrejeunessedequbec.qc.ca/institut/index.html>, page consultée le 8 mars 2009).